

# Le destin de l'Occident

Le testament spirituel d'un philosophe allemand récemment disparu, Reiner Schürmann

## DES HÉGÉMONIES BRISÉES

de Reiner Schürmann.

T.E.R. (Bramepan, 32120 Mauvezin), 800 p., 309 F.

Ceci n'est pas un livre. C'est un aéroplane. Huit cents pages denses, nocturnes, directement écrites dans un français parfait par un philosophe allemand qui enseignait en anglais aux États-Unis. Une œuvre inclassable, d'une grande élévation de pensée – et dont les dernières lignes ont été dictées par l'auteur, quelques jours avant sa mort prématurée, sur un lit d'hôpital.

Le nom de ce penseur cosmopolite, né à Amsterdam en 1941, n'est pas encore très connu chez nous. Bien qu'il ait fait ses études à Paris et publié trois livres en France (1), Reiner Schürmann avait choisi, après avoir soutenu sa thèse de doctorat à la Sorbonne, de s'installer à New York. Hannah Arendt, qui l'estimait, l'avait aidé à obtenir un poste à la New School for Social Research. Professeur charismatique, adoré par ses étudiants, il nous a quittés il y a deux ans. Disons-le d'emblée : ce qu'on avait pu lire de lui jusqu'ici était digne d'intérêt, mais ne saurait se comparer avec le texte prodigieux de ce testament spirituel, *Des hégémonies brisées*, qui nous est aujourd'hui révélé. Un texte qui obligera, désormais, à compter Reiner Schürmann parmi les philosophes majeurs de la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

L'ambition de l'ouvrage est immense. Soit, au départ, un double constat d'échec. L'Occident a été le théâtre de la Shoah. Il est aussi devenu, depuis cinquante ans, le principal responsable d'une irréversible dégradation de notre environnement planétaire. Difficile de ne pas lire, dans ces deux catastrophes, les signes d'une faille de la philosophie européenne (ou, comme disaient dès 1947 Horkheimer et

Adorno, du « rationalisme des Lumières »). D'où, pour les philosophes contemporains, cette ardente obligation : revenir sur le passé de leur propre discipline afin de comprendre, avec précision, comment celle-ci a pu dévier du chemin qu'elle s'était assigné.

Il ne s'agit donc rien moins que de penser, dans son histoire et sa « géographie », le devenir de la philosophie occidentale, de son « aube » athénienne jusqu'à son « crépuscule » contemporain. Pour ce faire, Reiner Schürmann part – première originalité – de l'axiome selon lequel toute pensée est rigoureusement conditionnée par la langue dans laquelle elle s'exprime. Ce qui l'amène à définir trois époques bien distinctes : celles de la pensée grecque, de la pensée latine (de l'Empire romain jusqu'à la fin du Moyen Âge) et des philosophies en langues modernes vernaculaires (principalement germanophones).

Deuxième originalité : pour chacune de ces époques, Schürmann cherche à identifier le concept principal – ou plus exactement le « fantasme » – qui l'a dominée. Il découvre ainsi trois « hégémonies » successives : celle de l'Un pour les Grecs, de l'idée de nature pour la philosophie latine et de la conscience de soi pour les modernes.

Troisième originalité, enfin : convaincu que ces trois hégémonies recelaient en elles-mêmes les prémisses de leur « destitution » finale, Schürmann s'emploie à déchiffrer celles-ci dans des textes choisis pour leur valeur emblématique. Parménide et Plotin ; Cicéron, Augustin et Maître Eckhart ; Luther, Kant et Heidegger se trouvent donc ici longuement convoqués, afin d'illustrer l'incapacité de la pensée logique à surmonter la tragédie du monde, son impuissance à prendre en charge l'irréductible « singularité » de l'aventure humaine.

De ce vaste parcours dans les mots de la philosophie, qui donne

parfois le sentiment d'un vertigineux survol, le lecteur lui aussi ne peut que sortir « brisé ». D'un côté, l'éloquence torrentielle de Schürmann, la force de certaines de ses analyses ont de quoi emporter la conviction. De l'autre, son adhésion parfois insuffisamment critique à la vision heideggerienne du destin de l'Occident pose un problème. Que vaut, par exemple, l'affirmation selon laquelle les « conditions du mal » seraient d'ordre « phénoménologique », et non éthique ? Et faut-il suivre Schürmann lorsqu'il affirme que la « morale », en tant que telle, ne fait pas partie de la philosophie ?

Certaines pages de ce livre, écrit à la vitesse d'une course contre la mort, peuvent donc susciter des réserves. L'entreprise, dans son ensemble, n'en constitue pas moins une tentative originale pour poser, à travers une lecture des « classiques » dépourvue de complaisance, une grande question – peut-être la question même de la philosophie : celle de ses propres « principes ». Qu'il n'y ait pas de réponse définitive ne surprendra personne. L'importance de l'ouvrage réside sans doute ailleurs : dans la radicalité de son projet ou, si l'on veut, dans le « courage de la pensée » qui anime, d'un bout à l'autre, la démarche de l'auteur.

Et puisque le courage n'est pas, hélas, la chose du monde la mieux partagée, louons pour terminer celui de l'éditeur, T.E.R.. Qu'un manuscrit de cette importance (et de cette longueur !) ait pu voir le jour grâce à une petite entreprise installée dans un village du Gers, et fonctionnant comme une association sans but lucratif : voilà qui, au bout du compte, donne quelques raisons de croire que la philosophie, malgré ses crises et ses (auto)critiques, n'est pas tout à fait morte.

**Christian Delacampagne**

(1) *Maître Eckhart ou La Joie errante* (Denoël, 1972); *Les Origines* (Fayard, 1976); *Le Principe d'anarchie*, (Seuil, 1982).